

QUATRE HISTOIRES
PARISIENNES

Alain Chalopin

Quatre histoires parisiennes

Nouvelles

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :

Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents – ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

DU MÊME AUTEUR

Un été, puis un autre, 2015, Éditions Persée
Un sentiment presque parfait, 2017, Éditions Persée

À Agnès, mon épouse

**PREMIÈRE HISTOIRE
RUE SAINT-GUILLAUME**

CHAPITRE I

JEAN-MARC

Jean-Marc desserra les mâchoires de l'étau, et contempla avec un brin de fierté la pièce de bois allongée qu'il travaillait à la lime depuis près de deux heures. Il la soupesa, examina la poignée et se mit à la poncer au papier de verre : une batte presque parfaite en somme. Il la prit ensuite à deux mains et la fit tourner d'un geste semi circulaire. Il prit une balle de tennis, sortit de l'atelier, la fit rebondir sur le sol de ciment blanchi par le soleil de la fin de matinée, et la frappa d'un mouvement tournant de la batte. La balle rebondit contre l'ocre rouge des briques du mur extérieur, Jean-Marc la frappa au vol une deuxième fois, puis une troisième, et encore une quatrième. Un pas se fit entendre sur le gravillon de la cour. Jean-Marc saisit la balle, salua le visiteur d'un geste ample et agita sa batte.

« Salut Vincent ! Comment vas-tu ? Regarde ce que j'ai fait de beau ! » lança-t-il à l'arrivant, un brun au masque énergique qui lui serra la main.

— Salut Jean-Marc ! Qu'est-ce que c'est ? demanda son ami, de son accent rocailleux du Rouergue.

— Salut ! Figure-toi que j'ai joué au base-ball cet été avec des Américains de Paris. À mon retour ici j'aurais bien aimé acheter une vraie batte. Si tu avais vu la mine embarrassée du patron du magasin de sport quand je lui ai demandé s'il pourrait m'en commander une... J'ai décidé d'en fabriquer une moi-même, et de me débrouiller avec mes balles de tennis. Trouver des partenaires en province est impossible ! Pour l'instant je m'entraîne ; à Paris, j'irai jouer avec mes amis américains... Parle-moi plutôt de toi Vincent. Qu'as-tu fais de beau cet

été? Je présume que tu étais sur la Côte... Tu as dû tomber au moins une nana ou deux !

Vincent ne répondit pas et s'approcha de l'établi surmonté de deux rangées d'outils alignés en ordre décroissant, dont le fer de la partie inférieure luisait faiblement dans le demi-jour du garage, tandis que Jean-Marc, pelle et balayette en main, ramassait les copeaux et la sciure qui jonchaient le sol.

« Ça me donne une idée ton truc fit Vincent. Puisque tu ne vas pas t'en servir avant ton retour à Paris, pourrais-tu me le prêter, j'en ai un usage tout trouvé... »

Jean-Marc eut un air pincé en entendant qualifier de « truc » le fruit de son ouvrage, et pensa que son ami n'avait pas encore découvert la savonnette à vilain qui ferait oublier qu'il fut élevé dans une arrière-boutique. Il l'entraînait déjà vers la villa où ils pénétrèrent par la porte arrière, et gravirent les marches tapissées de grenat et d'entrelacs jaune d'or menant à sa chambre, une grande pièce qui faisait aussi office de bibliothèque et de bureau. Ils croisèrent la mère de Jean-Marc, qui pria Vincent de rester à déjeuner.

« Vous aurez sans doute des choses fort intéressantes à nous raconter sur vos vacances en Espagne » lui dit-elle.

— Toi aussi tu veux te mettre au base-ball ? demanda Jean-Marc, quand il eut refermé la porte de la pièce.

— Pas le moins du monde, sans vouloir t'offenser ; la semaine prochaine nous ferons avec mes camarades une petite expédition dans une banlieue rouge : des vendeurs de la presse du Parti... Ta batte fera merveille sur des crânes de bolchos !

— Ne compte pas sur moi pour t'accompagner rétorqua Jean-Marc.

— Non, non ! Tu sais bien que je n'ai jamais insisté pour que tu m'accompagnes. Il me faudrait simplement ta batte.

— Parle un peu de tes vacances dit Jean-Marc au bout d'un moment.

— Pas grand chose à dire : un ratage complet ! Ça avait bien commencé pourtant ; un gros flirt avec une fille pendant toutes les vacances ;

une Française rencontrée au tennis à Saint-Sébastien, une fille superbe, mais pas moyen de descendre en-dessous de la ceinture : plus pudique qu'une Espagnole ! Elle m'a carrément avoué, le jour où je l'ai accompagnée au train, qu'elle souhaitait rester vierge jusqu'à ce qu'elle ait rencontré l'homme de sa vie... Enfin tu vois le genre : une petite bourgeoise avec des sentiments dignes d'une midinette lectrice de *Nous deux* !

— Tu es un peu dur, beaucoup de filles sont comme ça.

— Elle m'a quand même laissé sa photo et son adresse. J'ai cherché dans l'annuaire : c'est la fille d'un notaire de Blois.

— Tu aurais mieux fait de rester en France ; sur la Côte, tu aurais trouvé de quoi garnir ton lit.

— Possible... En tout cas, je viens de passer quatre ou cinq jours à Paris ; si ça t'intéresse, je te donnerai l'adresse d'une fille pas trop chère, rue des Lavandières Sainte-Opportune, à deux pas du Châtelet. Ça m'a remonté le moral.

Vincent tendit son paquet de cigarettes anglaises à Jean-Marc, qui approcha le cendrier en cristal de Bohême qui se trouvait sur l'angle du secrétaire. Tandis qu'ils fumaient en silence, Vincent tira de son portefeuille la photo de la jeune fille de Blois, et la tendit à son ami qui l'examina minutieusement.

« À ta place je maintiendrais le lien avec elle. C'est une fille bien, elle a de la classe, ça se voit. Une fille comme ça ne couche pas tout de suite : c'est normal. En t'armant d'un peu de patience et puisque tu as quelque chose pour la traversée du désert... »

— Tu es le confident idéal Jean-Marc. Je crois que tu es de bon conseil. Le problème c'est que je ne suis pas particulièrement amoureux d'elle... J'ai fait mes classes à Paris avec des Américaines ou des filles d'Europe du Nord en mal de dépaysement. L'amour avec des filles, à côté de la photo du *boy friend* ou du fiancé resté au pays, c'est extra, mais ça ne s'inscrit pas dans la durée, ce qui me convient

parfaitement, alors que la fille de Saint-Sébastien aspire au contraire à se fiancer.

Jean-Marc rendit la photo à son ami. Ses pensées revinrent vite à la demande de Vincent au sujet de sa batte, qui le laissait quelque peu troublé.

Certes, à quelques détails près ils partagent les mêmes valeurs : la haine de de Gaulle, ce bradeur d'empire au parler d'académicien ; la nostalgie de l'empire colonial perdu ; la fascination pour les régimes autoritaires ; la haine de la gauche judéo-maçonnique ; le mépris de l'internationalisme, qu'il soit prolétarien ou financier. Ils ont lu à peu près les mêmes théoriciens de la pensée contre-révolutionnaire – ou tout au moins ils en connaissent les idées à travers la vision simplificatrice que leur en donne la lecture de la presse d'extrême droite : Joseph de Maistre et Bonald, et aussi Edmund Burke, dont les « Réflexions sur la Révolution française » avaient valu à Jean-Marc une mauvaise note d'un maître de conférence, un catholique de gauche. « Vous avez le droit de professer les opinions que vous voulez, mais à Sciences Po il faut rechercher l'objectivité dans l'analyse, et non pas vous muer en pamphlétaire ». « L'ordure ! » se dit Jean-Marc, tandis qu'il se remémorait cet incident, et les grandes lignes de leur parcours idéologique commun. C'est que Vincent et lui ont applaudi les mêmes pièces de théâtre : celles de Montherlant en particulier. L'an dernier, en mai 1961, leur cœur avait battu à l'unisson des quatre généraux dont le coup d'état avait échoué : Salan, Jouhaud, Challe, Zeller, improprement étiquetés par le général de Gaulle comme un « quarteron de généraux en retraite ».

Ce qui les sépare toutefois, c'est la question de la violence. Ils ne s'étaient pas vus depuis la fin du mois de juin, et Vincent vida la colère qui grondait encore en lui après l'échec de l'attentat du Petit Clamart le 22 août dernier : il traita d'incapables les conspirateurs dont les tirs croisés avaient raté le Général ! Jean-Marc l'écoutait posément, mais lui, répugnait à justifier les auteurs car il lui semblait que la République, pour détestable qu'elle fût, ne méritait quand même pas que l'on prît le risque de plonger la France dans les affres de la guerre civile. Bien qu'il eût cessé de pratiquer, Jean-Marc conservait en lui un fond de pacifisme chrétien qui excluait que l'on pût haïr son prochain, fût-il

ennemi idéologique. « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » et « Paix sur terre aux hommes de bonne volonté », lui paraissaient constituer la pierre angulaire de toute vie sociale. En somme, il percevait essentiellement dans le christianisme une source d'ordre et de paix. Il aspirait à une société politiquement conservatrice et traditionaliste. Fût-il né vingt ans plus tôt, qu'il eût été à coup sûr disciple de Charles Maurras.

Vincent écoutait les objections de son ami. Il ressentait sa prise de distance avec les opposants au Général les plus radicaux, comme un éloignement de la noble cause qu'ils avaient partagée durant des mois : celle de l'Algérie française, qui avait été pour l'un comme pour l'autre le premier engagement idéologique. Tandis que Jean-Marc versait encore du whisky dans leurs verres, Vincent, songeur, alluma une seconde cigarette et fixa le volumineux globe terrestre ancien, sur lequel le soleil de midi faisait ressortir la partie occidentale du continent européen, et la silhouette d'une caravelle esquissant la route vers les Amériques.

« En fin de compte, ma batte tu pourras la prendre... mais à condition de l'utiliser simplement pour intimider. Je ne voudrais pas qu'elle serve à blesser quelqu'un. Fais-en bon usage. » À ce propos mitigé, le visage de Vincent se rembrunit.

— Et toi, qu'est-ce que l'été t'a apporté de positif? questionna-t-il après un silence.

— Une rencontre intéressante, c'est le moins que l'on puisse dire. Figure-toi que j'avais été convié à une fête champêtre à une quarantaine de kilomètres de Paris, du côté de Montfort l'Amaury. Parmi quelque cent-cinquante personnes, j'ai retrouvé une fille qui était dans la même conférence d'anglais que moi à Sciences Po, en première année, mais nous n'avions jamais eu l'occasion de nous parler autrement que pour nous saluer. Ce soir-là, elle était avec une amie allemande. Le courant est tout de suite passé entre nous. La magie d'une belle nuit d'été tout étoilée a fait que par-delà des propos conventionnels au début, une connivence s'est établie entre nous. Nous avons dansé, bu, et surtout nous nous sommes promenés dans le parc. Au petit matin, un peu grisée par le champagne, elle a laissé sa tête aller contre mon épaule, et